





www.editionsorizons.com

Littératures

Littératures est une collection ouverte, tout entière, à l'écriture, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple – il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps : publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo.

ISBN : 978-2-296-08774-3

© Orizons, Paris, 2011





Exils





Dans la même collection, dernières parutions

Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jérusalem*, 2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010
Charles Dobzynski, *Le bal des baleines*, 2010
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Pierre Fréha, *Vieil Alger*, 2009
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Olivier Larizza, *La Cathédrale*, 2010
Christine Longepierre, *Alinéa*, 2010
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie-La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).





Jean Gillibert

Exils



Orizons
2011





Autres œuvres*

Poésie

Mes référendes, Paris, L'Harmattan, coll. « Poètes des cinq continents »,
L'Harmattan, Paris, 1994

Poésie pour vivre, poésie pour mourir, coll. « Poètes des cinq continents »,
L'Harmattan, Paris, 1997

Fiction

Jean sans terre, Phébus, Paris, 2004

Parole d'honneur, suite freudienne, avec la collaboration d'Anna Marin,
L'Harmattan, Paris, 2010

Théâtre

Théâtre 1963-2008, L'Harmattan, 2009

Adaptations théâtrales

De très nombreuses adaptations pour le théâtre ont été signées par Jean Gillibert, notamment :

Fernando de Rojas, *La Célestine* ; Dostoïevski, *L'Idiot*, *Les Démons*, *Les Frères Karamazov*, *L'Homme du sous-sol*, *Les Nuits blanches* ; Tolstoï, *Anna Karénine (La Mort d'Anna Karénine)* ; Henry James, *La Note du temps* ; Pierre Jean-Jouve, *Pauline 1880* ; Albert Cohen, *Ô vous frères humains*.

Mais aussi de très nombreuses traductions du théâtre de Sophocle, d'Eschyle, d'Euripide, de Shakespeare, de William Blake, de T. S. Eliot.

Plusieurs ouvrages incluant des traductions théâtrales devraient paraître en 2011 et 2012, chez Orizons, dans la collection « Profils d'un classique ».

Essais sur le théâtre

Les Illusiades : essai sur le théâtre de l'acteur, coll. « Bibliothèque des Signes », Clancier-Guénaud, Paris, 1983.

L'Acteur en création, préface d'Henri Sztulman, coll. « Chemins cliniques », Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1993.

Phèdre ou l'Inconscient poétique, coll. « Espaces littéraires », L'Harmattan, Paris, 2001.

L'Esprit du théâtre, coll. « Liberté sur parole », Phébus, Paris, 2001.





Psychiatrie et Psychanalyse

L'Œdipe maniaque, 4 volumes, coll. « Sciences de l'homme », Payot, Paris, 1978.

Guérir en psychanalyse, Privat, coll. « Domaine de la psychiatrie », Toulouse, 1988.

Dialogue avec les schizophrènes, coll. « Le fait psychanalytique », Presses Universitaires de France, Paris, 1993.

Conversions, Calmann-Lévy, Paris, 1995.

*Une bibliographie plus complète de Jean Gillibert est accessible dans *Théâtre 1963-2008*, L'Harmattan.







« Alive again ? Then, show we where he is I'll give a thousand pounds to look upon him »

William Shakespeare

« Vivant encore ? Montrez-moi alors où il se trouve Je donnerai bien mille livres pour le contempler »

« Deviner quels risques on court en pénétrant dans la mort avant terme. »

Guy Dupré

Les fiancées sont froides





Préambule I

C'est encore une trame mais négative — l'empreinte ! —
C'est-à-dire l'exil à jamais !

Et si je ne m'intéressais qu'à ma seule personne, je ne resterais pas
attaché à cet orgueil d'un Verbe, plus insistant sur mes prétentions
d'être !

J'ai senti, précocement, la menace de cette civilisation démission-
naire, d'un impitoyable pathos après « l'impardonnable » défaite de
40.

Tout fut hurlé à l'encan par Hitler, mais tout fut repris — comme
« en douce » — à l'étouffée — après les victoires des dernières guerres
mondiales.

Le salpêtre des « douces barbaries » ne cesse de suinter des murs
de la Culture !

Du monde, je ne sais rien — on ne sait d'ailleurs rien du monde
— et ce fut pour moi désespérance de ne pouvoir être ni franchement
romancier, ni poète en entier.

J'ai tenté d'exhausser le théâtre, mais avec ce jeu de mots, digne
de ce qui me désespère, se sent-il « exaucé », lui ?

L'unité du divin qui a paru être le meilleur barrage avant l'irriga-
tion, s'est-elle vraiment fracturée et si « nous avons tué Dieu » c'est
qu'on savait — pertinemment — qu'il renaîtrait — ressusciterait —
mais comment ? — oui, comment ?

Je me suis donné cette petite occasion de serrer le Verbe de près
— et non le seul langage.







Pourquoi céder à l'autre ?

Hélène et Jean se regardaient avec l'intensité clairvoyante et Héperdue d'êtres qui se cherchent au-delà de ce qu'ils vivent, cette zone frontière où se mêlent les éclaboussures de sel et d'or ; sel pour la nécessité du moment, or pour la grâce dispendieuse de ce qui échappe. La candidature humaine est-elle pour la mort ou ne vient-elle pas toujours heurter la première heure où celle-ci nous fut donnée ?

Ils venaient d'avoir dix neuf ans, superbes hampes de vie. Ils marchaient le long de la grève sous un ciel léger, presque avide, où venait s'achever — s'accomplir ? — l'antique violence d'une mer infinie. Quelques mouettes déchiraient de leurs cris, âpres et quelquefois vulgaires, un temps aérien et suspendu. Ça aurait pu être antipathique. Ils s'arrêtèrent de marcher. Ils se rapprochèrent, se serrèrent l'un contre l'autre, se prirent la main, collèrent leur visages mouillés d'embrun — le soleil venait juste de se voiler — et l'horizon, plus fondateur que la mer, les unit, lèvres sur lèvres. Ils savaient qu'ils allaient se vouer à la substitution des identités, qu'on appelle premier amour.

Un rayon de soleil réapparut entre deux nuages circoncis. Il les transfixia mais ne les figea pas.

« Hélène, je veux ton âme, même si elle s'ancre dans la plainte, même si elle devient jalouse et impuissante, même si elle a peur d'être plus grande qu'une femme. Hélène, je peux alors devenir toi.

Regarde ces vagues si peu probables. Elles nous font croire qu'elles obéissent à un destin recommencé. Un jour elles nous couvriront de leur toit léger et nous saurons alors ce qu'il y a dessous la vague ! »
« Mais qui nous manque ? », dit Hélène. « Embrasse-moi, serre-moi fort. Je suis une femme et je reviendrai toujours, plus forte que la mer et peut-être que la mort : le lot des femmes ! Petite fille, je le désirais déjà, à l'orée de mes endormissements avant que les rêves n'en brisent





14 JEAN GILLIBERT

la prémonition. Oh, je suis triste malgré tout, mais je sais que je ne serai plus triste lorsque je reviendrai ! »

Ce dialogue irréel et comme déjà parcheminé par le temps n'était qu'une invention de leur cœur. Les adolescents de cette époque savaient encore faire monter la mayonnaise du verbe, dans les moments de disgrâce. Nous étions en 1939, peu après la déclaration de guerre, avant la défaite la plus agonique de l'histoire de France.

Sur cette plage en effet — qui n'était pas une plage d'ailleurs, mais le fond vaseux d'une baie ostréicole — mourait la force de la mer. Une « plate » menée par un homme qui la « pigouillait » passa non loin d'eux et fila, comme distraite, par accoups incertains.

Ils furent tout d'un coup vraiment abandonnés. Un sentiment de deuil, d'abandon, leur poignit le cœur comme lorsqu'on croit qu'un petit incident, un petit détail naturel, subitement entre-aperçu, peut vous détacher de la pesanteur du moment et vous entraîner au loin dans le temps. Tout peut être alors justifié.

« Mais qui nous manque ? », reprit Hélène... « Nous avons à vaincre l'ignominie. Mon désir pour toi est brûlant ! »

« Oui », répliqua, comme en parallèle, Jean : « Nous ne manquons à personne. »

Ils marchèrent encore un peu. La grève devenait caillouteuse, peu praticable à la marche. Ils s'aidaient mutuellement. Un homme, sûr de l'être, mais angoissé de l'être, poussait en Jean. Il lui tendait le bras sur lequel elle s'appuyait pour sauter de bloc en bloc... elle ressemblait à un grand oiseau vibreur... les cheveux noués se détachèrent, admirablement blonds, vibrèrent comme un essaim farouche et semblèrent dire dans leur envol « je ne veux pas de paysage, je ne veux que de l'altitude !... » En effet, le vent les souleva en arrière dans toute leur masse. Les silhouettes des deux adolescents au fur et à mesure de la tombée du jour se perdirent, comme si elles quittaient la grève, s'enfonçant dans le pommelé des nuages, semblant remonter cette route fabuleuse, là où l'horizon se perd en fuite, pente où l'on ne peut plus décider si c'est une descente ou une montée.

D'où venaient ces adolescents égarés mais en résonance avec l'agonie de leur époque ?

Elle, garante d'une enfance sécurisée, mais prête à tous les échauffourées du possible ; lui, plus vulnérable, encore moins assagi aux demandes de l'heure et du deuil ambiant ne cessait de laisser se détacher de lui les vivaces fantaisies d'une enfance leurrante et leurrée.

Fallait-il, à ce moment, où une brume montait de la mer, comme si elle voulait l'ensevelir, s'arrêter sur ce qui détruisait toute insouciance





devant l'avenir ? « L'avenir est égal », c'est-à-dire sans espérance terrestre, leur donnait bien ce sentiment éperdu de menace.

Étrange était leur amour, qu'ils butaient contre l'étrange attitude défaitiste de leur pays ! Ils ne pouvaient accéder ni à l'éternité de la mer — cette treizième heure du retour —, ni à la rupture d'un temps historique qui leur était incompréhensible, voire inexplicable. Mais ils sentaient bien de toutes leurs fibres que leur rencontre présente allait les conduire au supplice — celui des désespérés —, au supplice presque inavouable des vies parallèles, des vies qui n'épousent jamais l'événement, là où l'histoire ne contient plus jamais ses propres bouleversements.

Le désastre, semblait-il, était leur paternité. « Mein Kampf » qui prédisait l'anéantissement de la puissance française s'était accompli. Le rapport « sain » tant prôné du droit au sol et à la terre était aussi accompli. L'Allemagne, « mère de toute vie, mère de toute civilisation », avait semé la catastrophe jusque dans le cœur de ce jeune couple plus qu'innocent.

Hélène avait toujours été une beauté incontestée parce que continuellement prometteuse. Tout dans son visage s'ordonnait autour des yeux et de la masse des cheveux, assez bas implantés, sommité moutonnante qui faisait que le regard devait traverser cet auvent pour accéder aux découvertes des choses et des êtres... Dans les moments de repli, les yeux s'enfonçaient dans leur excavation et semblaient être des fauves tapis, peut-être repus d'avoir tant travaillé à regarder à travers l'encombrante chevelure volontairement mal disciplinée, qui se reposaient. Hélène était sûre de sa beauté fulgurante ; elle avait compris très tôt son implacable impossessivité qui sommait la destruction à mettre le genou à terre.

Petite bourgeoise par la taille biographique, son passé sans grand heurt n'offrait aucune embûche. Elle s'était toujours livrée à tous les arrière-pays. Les flirts, les amourettes, les amitiés passionnées étaient passés inaperçus, mais avaient préparé un terrain où le don de soi couvait sous roche, un don de soi comme en ont les génies telluriques quand ils s'adressent au miroir du ciel pour se convaincre que la terre existe encore.

Pour Jean, rugueux, oisif, taillé à vif, au corps brancardé, toujours plus dans un allant que dans un mouvement, on ne savait plus s'il était pure vérité de lui-même ou pure fiction. Il disait croire aux ombres, aux lémures, à la nuit. Il se disait fils « naturel » pour subvertir l'ambiance des légalistes, mais en fait n'avait pas de centre. Simplement son cœur ne connaissait ni l'envie, ni la haine, ce qui lui donnait un





côté irréel qui leurrait. Mais un roman secret l'habitait. Il ne voulait pas savoir de ses parents ce qu'ils étaient, sachant pertinemment qui ils étaient. Il ne reconnaissait comme parents que l'événement. De tout événement il pensait faire de l'or, donner à l'accident sa grâce efficace.

Ainsi, la veille, Jean était allé seul jusqu'à la falaise qui prolongeait la grève et l'enserrait d'un côté. Cette falaise était peu haute, crayeuse, friable, rongée par la mer et par en dessous l'ensablant. Quand la marée se retirait, la géode béait et fascinait. Elle pouvait donner à penser, mieux que le suicide tiré du haut — le suicide à vertige — l'écroulement, l'éboulement, la corrosion basale. Le jour, l'heure, la minute où la falaise s'effondrerait avec lui et lui debout, comme sur un pont bombardé...

Un soir, d'ailleurs, Jean y avait connu d'étranges stigmates mentaux. Il s'était allongé à même la roche. Il s'était pris à rêver. Des cavaliers de la mer surgissaient, du fond de l'horizon. Des cavaliers teutoniques, modernes, bottés, affublés de grands manteaux de cuir noir, très souples, la croix gammée en brassard, casquettes... Jean se savait complaisant à de tels mirages. Il le faisait « exprès ». Il poussa même plus loin l'onirisme composé. Les cavaliers descendaient de leurs chevaux, se donnaient la main. Leurs mains se consumèrent. Les naseaux des chevaux crachèrent le feu.

La horde gagnait du champ. La vision à faconde devenait hallucination. Elle entra dans la tête du rêveur. Un rêve de boîte crânienne ! Jean avait cru défier le monde, la nuit, les étoiles, mais la nuit était plus forte. Un grand sentiment de néant l'envahit qui commença par une indistinction des formes, une dérive des sens. Jean fut rejoint par la terreur du surnaturel. Il n'avait plus à rejoindre la horde. Elle était en lui.

Terrifié mais renseigné, il se sentait prêt à toutes les célébrations, cosmiquement atteint. Il se levait, marchait sur la mer, plongeait avec le soleil couchant. Il ne s'apercevait pas qu'une ombre blanche le suivait pas à pas. Comme on dit, elle marchait dans son ombre... L'ombre d'une ombre. Il se retourna ; l'ombre foudroyée avait disparu. Mais subitement, en se retournant, il vit que cette ombre blanche le précédait maintenant ; elle s'épanouissait sur les eaux et, laiteuse, se mélangea autant à l'eau qu'au ciel illuminé d'étoiles.

C'est alors qu'une idée de suicide vint à l'esprit de Jean. Cette idée lui était parfaitement étrangère. Bien sûr, il y avait le vertigineux aplomb de la falaise et en bas, encore, ces têtes bouillonnantes de la horde nazie qui remontaient de temps en temps à la surface pour mieux sombrer... mais vraiment pourquoi les rejoindre ? Et dans une





pensée vigile, quelque peu drôle, comme marginale à ce qui se passait dans le songe et dans le fond très intempestive, « Quoi, parce que je n'ai pas de père — ni de mère d'ailleurs — dois-je devenir un homme de droite ou un anarchiste ? »

Il commença à se dégriser. L'ombre blanche s'était évanouie, comme devant un blasphème. Peut-être s'était-elle commuée en nuages ? Tout disparut enfin de l'indistinction.

Jean s'éveilla. La seule parole qui lui échappa alors fut celle-ci : « Le Christ peut attendre ! »

Jean prit Hélène par les épaules moins gauchement qu'à l'aller. Ils marchèrent contre la mer, lui tournant le dos. Ils furent vite rentrés à l'hôtel modeste où ils avaient pris chacun une chambre. Ils n'usèrent que d'une. Leur nuit fut une naissance, mais quel avait été le philtre ?

Le lendemain, quittant l'hôtel pour Paris, au moment de régler séparément le prix de leur séjour, devant le regard obligé et un peu sournois — elle avait deviné — de l'hôtesse, Hélène lui offrit un petit bouquet de fleurs de lande, courtes et saugrenues, qu'on appelle « queues de rat » et qui dégageait un parfum subtil d'amertume dévoyée.

Peut-être pouvait-il tout simplement entrer dans son histoire et en être le seigneur ?

L'Étoile noire

À cette considération, il sauta sur place, juste en face de l'Institut. Au milieu du Pont des Arts, il avait senti que le ciel commençait à vibrer. « Ça va grêler », dit stupidement un quidam. Fallait-il prendre le bombardement proche comme un destin duquel on pouvait toujours réchapper ou comme une simple nécessité dont on doit se protéger ?

Il fallait rejoindre Hélène, rue Férou près de la place Saint Sulpice. Sur quelle force fallait-il compter ? Devient-on, dans la panique, mercenaire du temps ? Tout plutôt que la contingence : devenir mythomane au besoin. Il se voyait tout de suite narguant le danger, tirer tout d'une pièce, un homme occis sous l'effet d'une bombe et avec ce cadavre, affamer de crainte ou d'horreur les quelques passants furtifs et apeurés. Dire au ciel d'enfer cette puissance solitaire du défi inutile d'une jeunesse mal embarquée, mais embarquée tout de même. Cette





griserie pouvait ressembler à de la gloire. Il était d'abord un « animal » humain : un homme capable de réversion. Les quelques passants fuyards ne prenaient même plus garde à lui. Ils le prenaient pour un fou, un excité, un être qui n'a qu'à mourir comme un chien sans logis et sans maître. Toutes ces idées — puériles mais graves — l'enivraient. Le danger les confondait et se confondait en elles par métamorphose subite, immédiate comme ferait une digestion sans estomac.

Tristement, un passant s'écria : « Il a de l'estomac, le petit, à danser comme une girouette... qu'est-ce qu'il va déguster ! »

Un violent désir pour Hélène l'habita alors. Il ne pouvait ni s'y complaire, ni s'y accoutumer. Il courut Rue Férou, regagner Hélène dans la petite chambre d'hôtel.

« J'étais inquiète », dit Hélène « car je connais ton goût du vertige !... Enfin te voilà ! Comment était-ce « Le Soulier de satin » ?

« Une femme qui ne donne qu'un soulier et qui boîte., tu imagines !... Mais il y avait des moments transcendants... » Jean ne prit pas la peine de raconter la soirée « irréaliste ». de toutes façons Hélène aurait-elle compris qu'admis à participer à la fête d'orgie noire et insalubre, il venait de « se » mettre en scène... ? Non, tout de suite à l'amour ! Il l'enlaça, la couvrit de sa fureur. Hélène connaissait bien cette modulation vibrante du corps de Jean ; elle savait y répondre et la réguler. Ce n'était qu'une quête d'incarnation, une sensualité trop spiritualisée, pleine d'écorchures, d'éclaboussures, de « pavés dans la mare ».

Le bombardement sonnait tout son saoul, avec de grands silences happés et des violences d'acier. Le brasier du ciel était si intense qu'il révélait une harmonie dans la destruction. C'est cette intensité-là qu'il voulait épouser. La création commençait dans le périssable même. « Si nous avons un fils nous l'appellerons... et le prénom s'étouffa dans le cou vampirisé d'Hélène. Les jeunes amants s'épousaient enfin, tout esprit de vengeance forclos.

« Oui, nous sommes de race supérieure », cette idée surgit subitement à l'esprit de Jean. Hélène prit peur comme si elle l'avait entendu prononcé à haute voix. « Nous avons gardé l'Image de la mort, par devers nous, celle qui nous fut donnée dans les temps immémoriaux. L'ampleur du mal dans le ciel n'est rien. C'est plutôt la terre qui ne veut pas du ciel ! »

Rien ne fut alors comme avant. Le paysage bascula avec le temps. Des nuages se trouvaient par endroit, laissant échapper des cratères de lumière, oscillante, vibrante, indocile au repos. Une poussière volcanique se répandait du tamis et saupoudrait de feux incendiaires la





ville amarrée sur sa pierre, ses bâtiments, ses fabriques, sa durée minérale, sa fatigue. Certains immeubles, atteints puis écroulés, laissaient à travers leurs brèches couler tout le long d'un pan de mur restant et baver la lave incendiaire rose, grenue, qui était les réseaux de matière tordus par le feu diluvien.

Plutôt que le ciel embrasait la terre, c'était la terre qui vomissait le ciel.

Les deux amants avaient enfin fondu et roui l'épée de feu qui sépare tout couple, même en pleine union. Reposés mais non éteints, ils connaissaient l'authentique solitude de qui est Un pour l'autre — invulnérables comme jamais le théâtre n'en pourra secréter, mais que pourtant sa bâtardise même revendique.

Dans la nue outragée, la dernière étoile s'assombrit et devint noire, sœur éternelle des enfants qui brûlent et qui songent à la patrie sans mensonge qu'est le ciel.

Entrer dans la guerre.

Jean s'était engagé en 1939 pour la drôle de guerre. Nous revenons trois ans en arrière. C'est ce dont il se souvint au réveil de la nuit du bombardement de Paris, un des premiers. Il se laissa aller à l'image onirique qui n'est pas un rêve car elle ne sépare pas le monde vigile du monde endormi.

Il voulait une guerre, avec une musique souterraine, celle des grandes prises d'armes par les grands généraux. Il n'obtint que le vulgaire refrain : « Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried ! » Sordide !

« Pourtant, mon général, laissez entrer la voix sourde du dieu infernal ! »

Ou encore, « La matinée est belle, bonjour mon général ! » « Oh, la grande multitude prête au combat que je vois à travers la fenêtre ouverte ! Mon général, je suis votre homme. Je vous suivrai partout. Le dieu ne vous abandonnera pas. »

Le général se mit à son tour à la fenêtre du château et harangua son armée. Jean « rêvait » toujours.

« Soldats, n'abandonnez pas le pays qui vous aimait, le pays incompris, le pays qui marchait d'un pas de cavalier et qui n'avait pas peur de sa lumière, qui osait dire « je peux » avec « je pense » et qui savait fondre dans l'arrière-pays de la pensée la lumière du « je peux » ! »

« Jean mon armure ! viens !... »

« Non, arrache-moi cela. Je suis un soldat vieux.





L'esprit des morts vient à moi et me terrasse. Jean, prends l'armure et sillonne la mort. Tu es mon fils. Viens ! »

Jean sombra, en fait, dans l'endormissement, pour une histoire qui n'avait pas de bras.

Jean était bien l'ordonnance du vieux général G1 à Montry, près de Meaux ; ayant devancé l'appel, il fut pris par la guerre, qui n'était pas une guerre, ni même un simulacre. Il monta vite en grade : lieutenant. Il se laissa « flotter » Le vieux général, commandant des armées, était gâteux, atteint de syphilis tertiaire — un P.G. — disait-on. Il aimait le jeune homme sans trop savoir pourquoi. Il comptait sur lui, en fait, pour « orienter » la guerre — mais sans batailles. La seconde guerre mondiale avait commencé sous l'apparence de sauvageries nationalistes. On ne reconnaissait même plus le génie allemand. Tout était inexplicable — et le demeura. Une truanderie organisée ; les pacifistes disaient qu'il en allait ainsi de toutes les guerres de domination. C'est faux ! Mais il est vrai que la préparation à cette guerre mondiale qu'on appela guerre de 1940 sonna le tocsin de la guerre « sacrée » Le positivisme tant de Maurras que celui du laïcisme de la III^e République savouraient l'avant-goût de leur triomphe — Munich et Pétain. Hitler, pendant ce temps, rackettait. Le nabot-hurleur comprit vite de ce qu'il en était de l'Occident, une flatulence avec des raisonneurs impénitents, « L'école laïque et obligatoire !... La France seule, la seule France ! »

« Le Front populaire » avait préféré la semaine de quarante huit heures à toute prise d'armes. Le dieu abandonnait l'Occident comme il avait abandonné Antoine.

Devant tout cela, Hitler ne quittait pas son obsession : la guerre-éclair avec des Panzerdivisionen, des divisions motorisées, des stukas bombardiers, bref des fléaux de terre et de ciel... mieux encore des tonnes de bombes aryennes ! Et du bluff ! Rien que du dièdre et de l'Équerre !

Le vieux général rêvait à tout cela confusément. Un autre vieux général G2, encore plus démuné dans l'impotence, vint le rejoindre. Ils voyaient clairs ces deux badernes, mais ils ne rêvaient pas assez fort.

« Des chars !... toujours des chars... mais nous en avons, nous, des merveilleux chars ! Laissons-les reposer et jouons aux cartes ! »

Les deux généraux s'assirent à la table de jeu. Jean fit le « service » Les officiers suivirent, deux se détachèrent et vinrent s'asseoir à la table où l'on commença la partie de bridge.

Le jeu interminable commença. On ne jouait d'ailleurs pas « honnêtement ». On trichait pour que cela dure.

